

Deuxième jour

Réveillée tôt, j'ai sommairement avalé du lait à peine teinté d'un peu de café et mangé deux grosses tartines beurrées de ce pain qui vous fait abondamment saliver. Katel m'a dit, avec un regard en coin vers la fenêtre donnant sur la montagne : « Alors fous montez au château ? Une cholie promenade ! »

Ah, pour ça, oui !

Il avait été convenu qu'on viendrait me chercher. A sept heures précises, un tilbury conduit par un gros bonhomme moustachu a fait halte devant l'hôtel. Mazette ! On ne m'expédiait pas une charrette à foin... « Fous êtes la dame de Paris ? » – « C'est bien moi. » – « Montez, che fous emmène. Je m'appelle Alois Kestel. » – « Et moi, Robertine. » J'avais mis une jupe-culotte, des bottines légères et un chemisier de toile écrue. Mon sac contenant le matériel pour prendre des notes, un peu d'argent et les menus objets qu'une femme transporte toujours sur elle ne pesait pas très lourd. Je me suis installée à côté du bonhomme, sur le siège haut, et nous sommes partis. La route sinuait entre prés et vignobles, parfois bordée de pommiers, parfois bordée de ronciers. Droit devant moi, je voyais se découper la montagne pyramidale que couronnait l'objet de ma visite. On n'en discernait que la forme générale. Mais c'était déjà impressionnant. Bientôt nous avons quitté la plaine et sommes passés sous le couvert de la forêt. Le cheval a attaqué le raidillon. Brave bête ! L'air embaumait le pin, l'humus et la prêle. J'étais tout émoustillée. « Fous avez de la chance auchourd'hui : il fait beau. La semaine dernière, il est tombé un orache du tonnerre de Dieu, sauf vot'respect, madmoizelle. On n'avait plus vu ça depuis des lustres ! Alors comme dit, vous venez de Paris pour écrire sur nous ? » – « Oui, je fais un reportage pour mon patron qui dirige le *Journal de la Madeleine*. Oh, c'est un journal de moindre importance, qui ne veut pas concurrencer le *Petit journal*, ni le *Matin* ou le *Petit Parisien*, mais nous faisons du bon travail et nous avons suffisamment d'abonnés. Le compte rendu qu'une de mes collègues a fait du premier vol en avion des frères Wright a remporté un vif succès. Evidemment nous ne publions pas d'auteurs aussi connus que Ponson du Terrail ou Emile Gaboriau ; C'est le *Petit journal* qui en a l'exclusivité. Toutefois nous espérons bien décrocher un contrat avec Pierre Decourcelle ou, pourquoi pas, Georges Ohnet... »

J'étais prête à continuer de la sorte jusqu'à l'arrivée, mais tout à coup j'ai réalisé que je parlais dans le vide : pour mon bonhomme moustachu, tout cela ne représentait rien ! Il hochait la tête, mais je crois qu'en réalité il dodelinait au rythme des cahots... Aussi me suis-je laissée allée à la rêverie dans ce paysage idyllique. Comment croire que la guerre ait pu faire des ravages jusqu'ici ?

Il faut arriver au pied de la muraille pour découvrir le château que les feuillages dissimulent tout au long de la montée.

La bâtisse en impose. Sur un entablement rocheux s'ancrent des blocs parfaitement taillés dans le grès qui donne à tout l'édifice cette teinte rose si caractéristique. J'avais vu des photos de la ruine qu'était ce château à l'abandon depuis des siècles. Il n'y a rien de commun entre ces images montrant des pans de murailles comme tassées sur elles-mêmes et l'élan de ces parois joliment colorées par le soleil matinal, jaillissant de leur écrin de verdure vers un ciel azuréen !

Nous avons longé l'entablement de pierre jusqu'à la carrière qui se situe sur la crête à

deux cent cinquante mètres à l'ouest du château. En parlant des « parois colorées », j'ai fait abstraction des échafaudages qui, plantés dans le sol s'élancent vers les chemins de ronde tels des toiles d'araignée quadrangulaires. Du haut de ces édifices de poteaux et de planches, des visages nous guettaient : les ouvriers ! Ceux qui attendaient ma venue...

Je m'étais documentée avant de venir.

Lorsque mon patron m'avait proposé d'écrire un *papier* sur la reconstruction du « castel du roy », comme il se plaisait à le dire pour ne pas s'écorcher la bouche sur un vocable germanique, j'avais accepté d'emblée. Je vais me faire un nom. C'était l'occasion rêvée. Sujet grandiose, traitement spectaculaire ; et en prime on montrait aux *Deutsch* qu'on n'était pas rancunier...

Les Vosges, pour les natifs de l'Ile-de-France, c'est presque l'Oural. J'avais cherché des ouvrages qui me familiariseraient avec cette contrée lointaine. Surprise ! Si certains auteurs parlaient des « hideux rochers qui couronnent des montagnes battues par les vents », d'autres parlaient d'une « forêt où ne pénètre pas le jour », certains encore citaient les châteaux qui « servent au moins à rendre pittoresques les sites qu'on découvre du haut des crêtes ».

Avec le romantisme, tout a changé. On a découvert la poésie de l'altitude et de la solitude, celle des castels et des cascades, le charme des falaises verdoyantes et des forêts impénétrables. On associait à ces paysages et à ces ruines un passé merveilleux où les chevaliers et les seigneurs menaient grande vie, où l'amour courtois engendrait mille romans, bref un passé mythique où le vice et la vertu cohabitaient librement.

Un auteur alsacien a publié un livre, une sorte d'ancêtre des guides touristiques actuels, où il consacre plusieurs pages au Haut-Koenigsbourg : « De loin la plus intéressante des ruines qui fait oublier toutes les autres ».

La plus ancienne photographie du château date de 1857. Elle représente une muraille crénelée aboutissant à un corps de bâtiment trapu surmonté de quelques mélèzes qui ont pris racines dans l'épaisseur des murs ; la construction domine une plaine qui se devine sur la droite, vers laquelle descend une pente arborée.

C'est au pied de cette muraille que je me suis retrouvée, me dévissant le cou pour en apercevoir les créneaux. Dans le prolongement de l'enceinte j'ai aperçu les tours du Petit et du Grand Bastion, le tout dominé par le donjon.

Première surprise : un train attendait sur une voie unique ! Une locomotive miniature (disons qu'elle est trois ou quatre fois plus petite que celle qui nous a tractés de Paris à Strasbourg), quatre wagons chargés de poutres empilées en bon ordre... Sur le flanc de la cabine, il y avait une plaque en bronze avec cette inscription : HOHKÖNIGSBURG. Un bel homme brun arborant fièrement une moustache en guidon de vélo se tenait au poste de mécanicien. Alois Kestel s'est tourné vers moi avec un large sourire : « Madmoizelle, nous sommes à la carrière de l'Edenbourg. Le chef mécanicien Charles Dickely va vous prendre en charge. Che vous souhaite une bonne chournée, madmoizelle. A ce soir. » Je suis descendue du tilbury, et le dénommé Dickely m'a fait signe de grimper à côté de lui. Moi qui ai tellement vu passer de trains à la gare de l'Est, je pouvais enfin monter sur une locomotive ! Même miniature... « Très honoré, madmoizelle de Paris ! » – « Appelez-moi Robertine : nous serons collègues de travail, pas vrai ? » – « Alors en route, Robertine ! »

Visiblement il était fier de ses responsables, le Charles ! Et intarissable. De mémoire, je retranscris : « Je suis contremaître serrurier, et c'est mon équipe qui entretient la machine. Une belle machine de cinq tonnes, fabriquée à Düsseldorf. Elle est arrivée en train jusqu'à Sélestat. Ensuite on l'a chargée sur un fardier tiré par dix chevaux. Oh, ç'a été une sacrée équipée ! La voie ferrée avait été construite préalablement, et pour le ballast on avait utilisé les cailloux que les terrassiers avaient dégagés de la ruine. Tout est réutilisé, vous voyez ! Toutes les semaines, le fardier nous livre du charbon. La cheminée est équipée d'un piège à escarbilles : pour sûr ! faudrait pas qu'on mette le feu à la forêt ! Les rails ont un écartement de soixante centimètres. Ce n'est pas beaucoup, mais largement suffisant pour le travail dont nous avons la charge... Présentement, nous longeons la face nord du château. Nous allons contourner le château en passant au pied de la tour nord puis du Petit bastion, arriver à la porte principale et franchir les lices sud : c'est comme ça que nous appelons le mur d'enceinte du château. Ensuite nous entrerons par le Portail d'honneur et nous déboucherons dans la basse cour. »

Je regardais de tous mes yeux, penchée sur le côté gauche de la cabine.

Porte principale. Petit raidillon. Portail d'honneur. Le tchouc-tchouc de la machine résonnait entre les murailles. La fumée se rabattait sur nous. Et, à travers ce bruit et cette fumée, je découvrais l'intérieur d'un château comme je n'en avais jamais vu. Tout y était : la pierre taillée, le puits avec sa margelle, les pavés, la maison à colombages blotties au pied d'une tour de guet, l'étagement des bastions, du donjon. Ce n'est pas à bord d'un train que j'avais pris place, mais à bord d'une machine à voyager dans le temps ! Je m'attendais presque à voir surgir des chevaliers en armes, des soldats portant cotte de mailles, une châtelaine en robe bleue vaporeuse et coturnes... Au lieu de cela nous ont entourés des hommes vêtus comme nos bons vieux ouvriers parisiens, de sarraus, de tabliers, portant moustache ou imberbes, certains très jeunes (j'ai appris plus tard qu'une dizaine d'adolescents de moins de seize ans travaillaient ici avec leurs pères). Ils ont formé comme une haie d'honneur, ce qui m'a beaucoup émue. Jamais, nulle part, je n'avais eu droit à tel accueil ! Oh, certes, il y avait plus de curiosité que de déférence dans leur attitude, mais tout de même... Une femme (que je n'avais pas tout de suite remarquée) s'est détachée du groupe : « Je suis Rosalie Gassmann. Certains ici m'appellent la Cantinière en chef. Je m'occupe du repas de ces messieurs avec Léonie Schäffer qui est justement en train de préparer le café. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe. Bienvenue au chantier, mademoiselle...? » – « Robertine. Robertine tout court. » – « On va faire une première visite. Charles est occupé, moi aussi, mais on va trouver un volontaire... » Un gaillard tout rouquin et tout frisé a lancé : « Moi ! Ch'accompagne madmoizelle Ropertine ! » J'ai vu à la fois le gaillard m'adresser un clin d'œil... et Rosalie sourire d'un air entendu : « Ach ! ça m'aurait été que notre Kasper ne fasse pas déjà une conquête ! » Les hommes, jeunes et moins jeunes, se sont esclaffés. L'un d'eux a lancé : « Pourtant la leçon aurait dû porter ses fruits ! » – « C'était lui le fruit ! On l'a cueilli à temps ! » Puis Charles Dickely a frappé trois fois dans ses mains et intimé sans élever la voix : « Finie la récréation, au travail tout le monde ! » La petite foule s'est dispersée, et j'ai suivi mon guide. Rosalie nous a observés un moment avant de s'en retourner vaquer à ses occupations.

Je ne peux pas retranscrire tout ce que m'a dit Kasper avec son accent à couper au couteau. Je peux dire en revanche qu'il se pavanait comme un coq, et, à l'entendre, on aurait pu croire qu'il avait reconstruit le château de ses propres mains ! Pour le taquiner, j'ai demandé à quoi rimait cette histoire de « fruit » et de « leçon ». Il m'a narré sa mésaventure, et j'ai bien senti que, sous ses airs bravaches, rôdait encore un frisson d'effroi rétrospectif... Dame ! ce donjon représente un sacrée hauteur !

En tout cas, si *lui* me laissait indifférent, à défaut de me faire rire, le *château* en revanche produisait sur moi un effet inimaginable. D'accord, je n'ai croisé ni seigneur ni dame, ni valet ni arbalétrier, seulement des ouvriers armés d'outils spécifiques. Mais quel décor ! La tour d'angle, par la porte de laquelle on quitte la basse cour ; le raidillon (qui plus tard sera aménagé en escalier aux marches inégales, comme cela se pratiquait au Moyen Age afin de faire *trébucher l'ennemi*) et le passage sous la herse que franchissaient les rails (car le train pénétrait jusqu'au cœur de la forteresse), la tour du puits, la cour intérieure, l'amorce de l'escalier à vis et la porte que des maîtres-carriers étaient en train de monter, le cellier et les cuisines, la galerie, l'accès au pont-levis, la fosse aux ours, le Haut jardin, la montée au grand Bastion, les lices et la Tour nord avec le panorama à couper le souffle qui s'ouvre de là-haut... Tant de beauté me laissait pantoise. Que m'importait que mon compagnon de visite se comportât comme un « vil séducteur » ! J'étais transportée par le grandiose du site, la majesté du lieu, l'immémorial ancrage dans l'histoire de nos ancêtres. Même du haut de Montmartre ou de la Tour Eiffel, je n'avais jamais ressenti pareil sentiment d'exaltation, comme si j'allais me transformer en oiseau brusquement et m'envoler de la plate-forme, survoler les cimes vosgiennes, me baigner dans les nuages... Je comprenais tout à coup ce que *romantique* veut dire. N'étant ni une Chateaubriand, ni une Victor Hugo, je ne saurais coucher par écrit avec assez de vocabulaire la puissance de cette exaltation ; il me suffira de dire que je suis *tombée amoureuse* du Haut-Koenigsbourg et de sa région.

Le pauvre Kasper n'avait aucune chance...

Ensuite j'ai déjeuné avec les hommes à la cantine : un baraquement fermement tenu par la Cantinière en chef. Les tables disposées en rangées parallèles étaient couvertes de nappes à carreaux, les couverts étaient propres, et les pommes de terre accommodées en salade avec du cervelas délicieusement rehaussées de condiment. J'ai discuté avec Charles Dickely et avec Alfred Ploetz, l'assistant architecte qui représente sur le chantier le maître d'œuvre Bodo Ebhardt (on a dû m'épeler le nom pour que je le retienne...). Monsieur Ploetz m'a dit que tout le monde, et surtout les dames, a-t-il souligné, l'appelait Fredel, et que je ne devais pas faire exception à la règle. Il était désolé de n'avoir pu m'accueillir ce matin même, mais un problème à régler avec une scierie des environs (du bois de mauvaise qualité, livré en trop grande quantité, ai-je cru comprendre) l'avait retenu en dehors du chantier. Il habitait sur place ; pas dans un baraquement, mais dans la maison à colombages, qui abritait aussi les hôtes de marque de passage au château.

Il a été convenu qu'on me bâtirait un cabanon, du côté de la carrière de l'Édenbourg, en bordure de forêt, pour que je n'aie pas à effectuer tous les jours le trajet plaine-montagne.